

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 60 (1950-1951)
Heft: 1

Artikel: Les sans-patrie
Autor: Alexandre, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-558574>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cette dame, après m'avoir interrogé, m'invita à déjeuner. Ensuite elle me donna de l'argent pour que je puisse me débrouiller jusqu'au commencement de mon travail, je lui avais dit que j'en aurais dans quelques jours. Elle me permit de revenir manger au cercle des étudiants. Puis je partis. Le prince m'attendait toujours dans la rue. Je lui donnai la moitié de la somme reçue, et je pris congé de lui. Car je préférerai la solitude, ayant de l'argent dans ma poche, une fortune dans ma situation précaire.

Je passai le boulevard Saint-Germain, puis au Quartier latin, mon quartier préféré. Ayant de l'argent, j'avais terriblement envie d'acheter quelque chose. Une chose, un outil quelconque, pour que je puisse définir ma profession. Car, me suis-je dit, si j'avais une machine à écrire je pourrais dire que je suis un écrivain, si j'avais des couleurs je pourrais être un peintre. Même un chapeau de paille pourrait me faire devenir jardinier. Hélas! je n'avais rien. Était-ce pour cela que je me suis senti si vide, si incapable de faire quelque chose?

Alors j'achetai au jardin du Luxembourg un ballon d'enfant. Il m'avait rappelé une nouvelle que j'avais lue jadis chez moi. Une nouvelle racontant l'aventure d'un célèbre poète de mon pays qui avait acheté, lui aussi, un ballon d'enfant, pour savoir les sentiments que peut éprouver un vieil homme quand il achète un ballon. J'avais ce jeu d'enfant et je me suis senti un poète. J'ai pris place au soleil et je me suis mis à chanter en regardant les petits enfants avec leur mère, les étudiants avec leurs bouquins, la fontaine. Tout était si lointain et irréel, aussi lointain et irréel que cet argent dans ma poche, que je croyais n'avoir rien de commun avec tout cela.

Cependant j'aperçus mon meilleur compatriote et ami, Georges Alexandre se promenait tout seul. Nous nous sommes réjouis de notre rencontre. «As-tu quelque chose à faire, lui ai-je demandé? — Non. — Hé bien, tant mieux, nous allons passer ensemble cet après-midi. — Et aussi la nuit, répondit-il, j'ai été f... à la porte de ma chambre, j'irai dormir chez toi. Tu as de l'argent? — Oui.» Cela lui suffit comme réponse, il ne me demanda pas comment j'en avais, il ne connaissait pas le détail mais devait savoir comment. Nous sommes allés ensuite au cinéma, puis manger quelque chose. Lorsque la nuit tomba nous commençâmes à boire.

Il était déjà assez tard lorsque nous avons regagné ma chambre. Nous n'avions pas oublié d'acheter une bougie. Nous nous sommes décidés à écrire. «Les poèmes». Tout ce qui passait par nos têtes passait sur le papier. Cette nuit est la plus belle que j'aie jamais vécue. Les mots sont venus, l'un après l'autre. Bien que

nous fussions deux, c'était les mêmes mots qui nous venaient ensemble, les mêmes pensées, et les mêmes phrases qui nous échappaient. Nous avions les mêmes souvenirs, et nous coulions dans d'incompréhensibles profondeurs. Il n'y avait plus de différence entre nous.

C'est ainsi que je suis entré lentement sur le chemin des vagabonds, celui que j'ai raconté déjà. Je viens de relire ce que j'ai écrit, je vois qu'une question est restée sans réponse. Pourquoi avais-je si peur de devenir un bourgeois? A vrai dire je n'arriverai pas à y répondre exactement. Je le sens, sans pouvoir le définir. Cette petite histoire, c'est celle d'une de mes journées à Paris, une journée semblable à beaucoup d'autres, peut-être vous aidera-t-elle à le sentir aussi. Maintenant que je suis à Genève je n'ai pas encore réussi à résoudre ce problème.

Je n'ai qu'une nostalgie de ces choses irréelles, elles me sont aussi lointaines qu'à Paris.

Mathias ***.

Les Sans-patrie

A Mmes SAUVAGE ET DE MARGUENAT

Rendez-nous l'honneur des vaincus!

Car nos batailles sacrées sont mortes, et vides nos mains, car nous sommes venus chez vous de très loin, car nous ne savons pas si nous mangerons demain. Rendez-nous l'honneur des vaincus!

Rendez-nous l'honneur des vaincus!

Vous qui habitez les maisons de vos pères, vous qui vivez dans l'ombre d'un drapeau fier, qui pouvez visiter la tombe de votre mère, vous qui êtes chez vous et mangez à votre faim.

Notre patrie n'est plus qu'un rêve du passé, elle n'a plus de terres et plus de frontières, rendez-nous l'honneur des vaincus.

Rendez-nous l'honneur des vaincus, même si vous ignorez le nom de ce village où nous sommes nés un jour et qui n'existe plus, même si vous ignorez notre pays perdu. Nous avons eu des plaines, des rivières sages et des maisons aux femmes douces, aux frères forts. Elles ne sont plus à nous — oh! pensez à nos morts, rendez-nous l'honneur des vaincus!

Après tant de beaux gestes faites un geste divin, rendez-nous l'honneur des vaincus! Rendez-nous l'honneur des vaincus, car nous nous sommes battus jusqu'à la fin.

Rendez-nous l'honneur des vaincus! car en dehors de lui nous n'avons rien.

Georges Alexandre.

(Paru pour la première fois à Paris dans «L'Abat-Nuit» de juin 1950).